

Retour au bercail

Les jours rallongeaient. Il était quatre heures et demie et le soleil commençait tout juste à décliner. Ses rets d'or caressaient la surface de l'onde et se mêlaient à ce bleu si profond qu'il était un peu effrayant, car il semblait augurer d'une profondeur de flots vertigineuse. Pourtant, lorsque les vagues se retiraient des rochers, en contrebas, l'eau prenait des teintes verdâtres et l'on comprenait que le sol n'était pas loin dessous. Tel un châle de velours, la mer couvrait la surface rocailleuse, puis se retirait, doucement mue par une main invisible. Les reflets se glissaient dans ses plis écumeux, prenant des teintes tantôt jaune d'or, tantôt bleu profond, presque noir.

Elle se sentait petite, toute petite, contemplant ce spectacle depuis la corniche surplombant la baie. L'eau tourbillonnait plusieurs mètres au-dessous d'elle, et les courants multiples se mêlaient, s'opposaient, s'épousaient et se repoussaient, se glissant dans les moindres recoins des petites criques escarpées qui dentelaient le rivage. La mer l'avait toujours attirée, tantôt l'apaisant, tantôt réveillant en elle un appel lointain, venant fouiller au fond d'elle-même les aspirations les plus profondes, entraînant avec elle les passions contradictoires qui sommeillaient jusque-là, les tirant hors d'elle pour les verser dans l'immensité. Cette immensité qui l'avait toujours effrayée, et pourtant c'était cette peur, cette terreur même, qui exerçait sur elle cette fascination.

Durant plus de dix ans, elle avait évité cette rencontre. Elle n'avait osé plonger son regard dans les gouffres bleutés. Elle les avait effleurés des yeux sans jamais permettre à son esprit de s'évader, à son âme de se laisser prendre par la lame, à son cœur de se laisser emporter par la rumeur sauvage, à son être de se laisser happer par le mouvement inlassable et indomptable des éléments. Tel Ulysse craignant le chant des sirènes, et pourtant le désirant, elle avait imposé une ligature serrée à toute sa personne.

Depuis son arrivée dans la région, trois ans auparavant, ou plutôt son retour aux sources, elle ne s'était permis que de gentilles promenades par mer calme, lorsque la mer semble un lac d'émeraude et de turquoise mêlées, et que le soleil vous caresse de ses rayons, complices et taquins.

Et voilà que soudain, elle se tenait là, debout, sur cette côte parfois riante, mais aujourd'hui si sombre, si sauvage, presque hostile. Pourtant, ce n'était pas la tempête, loin de là ; pas un souffle de vent ne faisait danser ses cheveux, retenus par un chignon serré, onduler les plis de sa cape, rougir son nez et ses oreilles. Mais déjà la rumeur des flots avait saisi son âme, créant une brèche dans les remparts qu'elle avait bâtis, usant quelque peu la corde dont elle s'était enroulée. Le soleil disparut soudain derrière les arbres de la côte, et elle fut prise d'un frisson.

Le lendemain, elle était alitée. Elle avait pris froid. Un froid qui la poursuivait. Se lever lui avait été impossible. Elle était comme foudroyée. Elle resta couchée.

Le troisième jour, elle voulut se lever. Il lui semblait que les remous qu'elle avait contemplés la poursuivaient, tourbillonnaient en elle, écumaient à chaque respiration. Et pourtant, elle n'avait jamais eu la sensation de respirer si

profondément. Lorsque son thorax et son abdomen se soulevaient, c'était comme si le monde entier, et tout l'univers des possibles s'engouffraient au-dedans d'elle, fouillant les moindres recoins de son être. Et lorsqu'ils s'abaissaient, des aspirations confuses s'échappaient d'elle. Une sève nouvelle l'habitait, si vivante, si puissante qu'elle se sentait secouée, malmenée. Que sortirait-t-il de tout cela ? Face à cette interrogation, la crainte se mêlait à la confiance, et la certitude que plus rien ne serait comme avant. Une digue avait cédé, plus rien ne pourrait à présent retenir les flots qui l'envahissaient. Elle passait sans cesse du rire aux larmes et des larmes au rire.

Dès lors, elle n'eut plus qu'une idée : reprendre sa rêverie au point où elle l'avait laissée lorsque le soleil avait disparu ; et cependant, elle ne savait si elle y trouverait de l'apaisement ou une nouvelle source de tempête intérieure. Mais elle savait que la clef se trouvait là, au-dessus de ce gouffre, et qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière. Il lui fallait l'explication de ce trouble intérieur. Elle était au cœur d'un mystère, et interrompre la recherche risquait de la paralyser à tout jamais.

Cependant, elle n'y retourna pas ce jour-là ce jour-là. Ni le lendemain. Ni les jours qui suivirent.

Le rire l'avait quittée, et son sourire était devenu contraint. Elle souriait par habitude et par discipline, et non plus de cette douce joie intérieure qui l'animait jusque-là. Il lui semblait avoir laissé là-bas, au-dessus de ce gouffre, une partie de son âme, et elle ne parvenait pas à la retrouver, à se retrouver. Elle accomplissait mécaniquement les gestes de la vie quotidienne, faisant s'enchaîner les actions les unes aux autres, meublant le temps, comme pour s'éviter de

penser. La vie lui semblait une succession de tâches fastidieuses à accomplir, d'obstacles à surmonter, de combats à mener, et elle se sentait découragée, faible et démunie devant ces perspectives peu engageantes, dont elle ignorait l'issue. Elle avançait à tâtons, sans savoir où aller, et sans parvenir à retrouver cette mélodie intérieure qui la guidait jusqu'à présent.

Elle aspirait à autre chose. Non qu'elle souhaitât que sa vie changeât, mais qu'elle soit rafraîchie par une douce brise, emplie de notes harmonieuses édictées par une sorte de muse. Elle souhaitait à la fois distinguer l'amer lui signalant le port, et l'étoile qui lui montrerait le large. L'abîme l'attirait et la repoussait tout ensemble. La terre ferme la sécurisait tout en la rejetant vers l'horizon.

Sa respiration ne parvenait pas à s'équilibrer, elle se sentait comme oppressée, comprimée, serrée dans un étouffement d'angoisse. Elle avait peur. De quoi ? Il ne fallait pas qu'elle y retourne. Et pourtant, n'était-ce pas le seul lieu qui pourrait la libérer de cette étreinte offusquante ?

Parfois, il lui semblait cheminer à travers bois, dans un fouillis de végétaux et d'arbres entrelacés. Quand parviendrait-elle à la clairière ? Quand donc la maison accueillante dont elle avait toujours rêvé lui ouvrirait-elle ses bras, afin qu'elle si love, s'y enracine, si enfouisse à jamais ?

Elle avait soif, une soif inextinguible. C'est alors qu'elle décida de lever le pied. De se laisser aller. À vivre, tout simplement. Ne plus penser. Ne plus faire. Ne plus courir. Ne plus devoir. Mais recevoir. Recevoir la vie.

SOMMAIRE